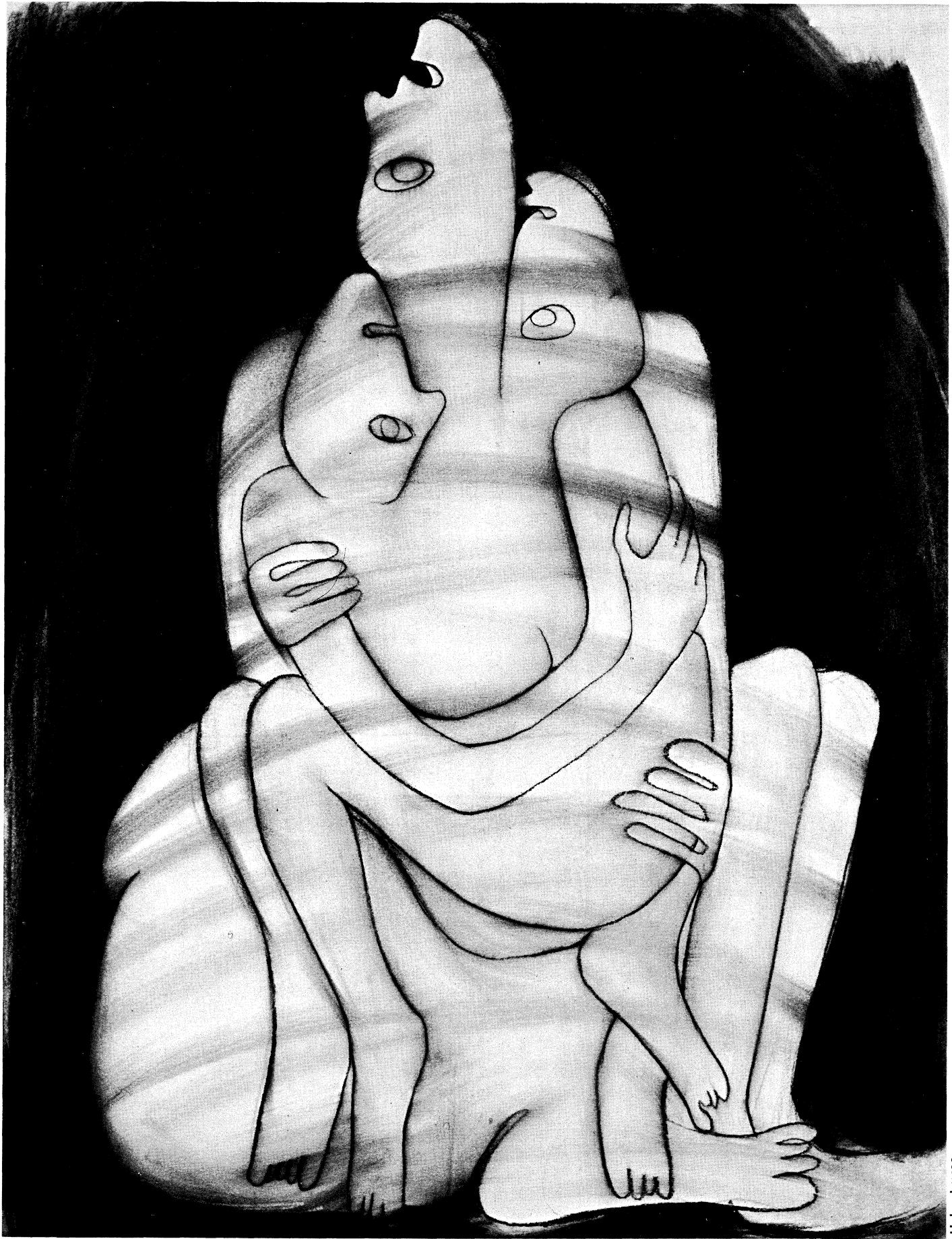




Helen Lucas

Le Premier Institut des études de la femme

Mair Verthuy, mai 1978



Il existe désormais, à l'intérieur du Québec, un institut d'études de la femme. Au mois de mars, le lendemain de la Journée Internationale de la Femme, le conseil d'administration de l'Université Concordia à Montréal approuva la création de cet institut qui fera partie de la Division IV de la Faculté des Arts et Sciences.

Depuis huit ans déjà, avant même la fusion du Collège Universitaire Loyola et de l'Université Sir George Williams en une seule université, l'on offre sur les deux campus un programme d'études interdisciplinaires sur la femme et la condition féminine. Des séminaires interdisciplinaires, qui servent d'initiation et de couronnement, et un choix de cours dans diverses disciplines — les études françaises, québécoises, anglaises, l'histoire, l'économie, la philosophie, la religion, la sociologie, la psychologie, etc. — permettent aux étudiant/e/s de suivre une mineure dans ce domaine, mineure à laquelle on ajoutera bientôt une majeure. La plus grande partie des cours se donnent en anglais, mais il y a souvent des groupes de discussion en français et, comme toujours au Québec, les étudiant/e/s ont la possibilité de faire leurs devoirs en français. Ce programme peut être combiné avec une mineure ou une majeure dans une autre discipline.

Quelle différence alors entre le programme et l'institut? L'institut est un cadre qui a ses propres buts et fonctions, sa propre structure. Il n'attirera pas nécessairement la même clientèle. Pour y être admissible, il faut d'abord s'inscrire à la Faculté dans le programme ou département de son choix, sur l'un ou l'autre campus de l'université. Il sera ensuite nécessaire d'envoyer une demande soit à Mad. Mair Verthuy, du département d'études françaises du campus Sir George Williams, qui préside le comité des admissions de l'institut, soit au professeur R. Wall, responsable de la Division IV qui comprend tous les instituts spéciaux que l'on vient de créer, en salle CC325 sur le campus Loyola.

Sur les 90 crédits qui forment un B.A. ou B.Sc. (moins pour les personnes possédant déjà un diplôme universitaire ou des crédits transférables), on n'en exige que neuf (six crédits dans le séminaire d'introduction et trois autres au choix) de la part des membres étudiants. Il peut être souhaitable d'en suivre plus et l'on peut évidemment s'inscrire à la mineure ou à la majeure, mais cela veut surtout dire que l'institut ouvre ses portes aussi à des personnes qui entendent à la fois s'engager

dans l'étude de la condition féminine et se spécialiser dans un domaine précis, tel que la sociologie, la littérature, la théologie, la chimie, etc. Le nombre d'étudiant/e/s que l'on peut accueillir en une seule fois est naturellement limité, à cause des ressources, mais on espère y recevoir des femmes de tous âges, celles qui étudient à temps partiel comme à temps plein, et, pourquoi pas, un certain nombre d'hommes. Deux professeurs hommes ont déjà demandé à devenir membres. L'un d'entre eux, professeur en sciences économiques, espère pouvoir rendre service à l'institut en démystifiant aux yeux des femmes la discipline qu'il enseigne.

L'on demande surtout aux membres d'ailleurs de participer à la vie collective de l'institut. Si l'un de ses buts est de promouvoir la recherche sur la femme, on n'en accentue pas moins sa fonction sociale et communautaire. Des professeurs et des membres du personnel de soutien (conseill/ers/ères en orientation, etc.) seront regroupés dans les locaux afin d'aider les étudiant/e/s. Selon les besoins, et, bien sûr, les possibilités, seront organisés des ateliers, des séances de 'consciousness-raising', des groupes d'étude ou de discussion sur des questions particulières qui nous préoccupent. Pour encourager les femmes à s'affirmer, il a déjà été décidé que les étudiant/e/s seront membres à part entière et participeront au même titre que les autres aux instances de l'institut, à tous les processus décisionnels. Sont envisagés également un certain nombre de cours à créer spécifiquement pour les membres, dont des cours non-sexistes de français et d'anglais langue seconde, à partir de textes d'écrivains canadiens et québécoises.

Sur un plan plus large, les initiatrices du projet espèrent établir des contacts avec divers organismes au Québec, que ce soit les organisations qui ont pour but d'aider les femmes confrontées à des problèmes ou des regroupements de femmes professionnelles et autres. Elles espèrent ainsi, non seulement confirmer la présence au milieu de l'institut, mais aussi à la fois profiter de toute l'expérience déjà acquise et apporter leur contribution à l'effort commun.

Le nom de l'institut n'est pas encore officiel. Après de longues discussions, le groupe fondateur, par un vote majoritaire, opta en faveur du nom de Madame Simone de Beauvoir. Les instances de l'Université ont entériné cette décision. Il ne reste qu'à compléter les formalités légales.

Maïr Verthuy, une des rédactrices de cette revue, et professeur au département d'études françaises, a été nommée directrice à partir du 1er juin 1978.

Remarque:

Un cours de 3 heures par semaine de septembre en avril com-

porte 6 crédits; un cours de 3 heures par semaine de septembre à décembre ou de janvier en avril comporte 3 crédits.

Une *mineure* est une séquence approuvée d'au moins 24 crédits;

Une *majeure* est une séquence approuvée d'au moins 36 crédits.

The Continuity of Female Stereotypes: from Recluse to Bunny

Frances Beer



Les Stéréotypes ne meurent pas: la recluse et l'allumeuse

Cet article examine en détail les stéréotypes féminins du Moyen-Age qui régissaient la conduite des femmes à cette époque. On se rend compte qu'aujourd'hui encore, les stéréotypes commandent un certain type de comportement qu'on est loin d'avoir éliminé.

The history of female stereotypes, and of their success, presents a baffling puzzle. How, for example, did the idea of woman's irrationality get started; how was it presented so that women as well as men believed it? Obviously women who accepted the negative female stereotypes and believed in their own inferiority were more easily kept in a subordinate position. But what induced them to accept the stereotypes?

The solution to this puzzle may be approached through a study of the women and the literature of the Middle Ages. The misogynistic tradition in the Middle Ages was rich and active, sometimes chilling in its virulence and sometimes very funny. 'Not only is every woman by nature a miser', writes the cleric Andreas Capellanus towards the close of the twelfth century,

but she is also envious and a slanderer of other women, greedy, a slave to her belly, inconstant, fickle in her speech, disobedient and impatient of restraint, spotted with the sin of pride and desirous of vainglory, a liar, a drunkard, a babbler, no keeper of secrets, too much given to wantonness, prone to every evil, and never loving any man in her heart.

Classical views of women as defective males continued to be accepted through this period. In the act of procreation, woman was seen as the cold passive partner who contributed merely the matter; the warm, active man provided the form and the principle. The ovaries were seen as counterparts of the testicles, but not as strong. Although both partners were supposed to produce seed the male seed was better. In the light of this 'biological inferiority,' it was obvious that nature intended women to be subordinate.

During the period of early Christianity, the concept of woman as physical cripple was augmented by that of woman as moral cripple: if Eve had not disobeyed we would all still be in the Garden of Eden. Her disobedience was her chief offence. But women were more susceptible to vice in general because of their defective reason. They were proud, lecherous, envious, as well as insubordinate. Above all, it was the image of woman as temptress, *janua diaboli* (the devil's gateway), that loomed especially large for the Church Fathers—Tertullian, Jerome, Anthony, Augustine—to whom the ascetic ideal was so critical. Even a 'good' woman was not to be trusted, since contemplation of her attractions might lead to unclean desires.

During the eleventh century a curious phenomenon occurred: an idealized female stereotype evolved out of the popular cults of Courtly Love and Mariolatry. The ladies of courtly literature varied as to the degree of their worldliness and sensuality, but at one extreme—as in the case of Dante's Beatrice—they approached the Virgin in nobility, patience, and purity, and could help a man refine his passion and turn his love towards God. This positive ideal, though it seems opposed